

## « Comparer les comparatismes »

*L'invitation de Max Müller à la comparaison*

« Qui n'en connaît qu'une n'en connaît aucune. » – « He who knows one knows none. » Pour introduire ce colloque consacré à la comparaison entre les différents comparatismes pratiqués de nos jours, je ne pouvais manquer d'évoquer cette célèbre formule que Max Müller prononça à plusieurs reprises dans de nombreuses conférences dévolues à la science de la religion (*science of religion* dans l'anglais de Max Müller, qui traduit évidemment l'allemand *Religionswissenschaft*), discipline dont il fut l'un des éminents promoteurs dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, comme chacun d'entre nous le sait. Max Müller fit de la comparaison une des composantes méthodologiques fondamentales de cette discipline naissante dont le développement académique lui importait tant. Il synthétisa dans cette seule phrase un pro-



gramme qui demeure fondamental pour nos études, comme le laisse entendre le pluriel contenu dans l'appellation «histoire des religions» : explorer non pas une seule religion, mais plusieurs, afin de comprendre et d'expliquer cette dimension importante de la culture qu'est la religion.

Max Müller concevait la comparaison comme un impératif épistémologique majeur pour la toute nouvelle science de la religion : la comparaison avait fait ses preuves dans la science du langage, il fallait maintenant l'appliquer à l'étude des religions dans l'espoir de parvenir à des résultats aussi brillants. En effet, à la question « Quel profit retire-t-on de la comparaison ? », Max Müller citait volontiers en exemple les avantages dont avait bénéficié la science du langage. Il en dénombrait principalement trois. Premièrement la comparaison contribua à dissocier l'étude scientifique du langage de la question de la pratique correcte d'une langue, autrement dit à faire évoluer la philologie vers la science plutôt que vers la rhétorique comprise comme l'art du bien parler. Deuxièmement la comparaison conduisit les linguistes à abandonner bon nombre d'idées fantaisistes sur l'origine des langues comme, par exemple, celle qui présentait l'hébreu comme la langue mère du grec ou du latin. Enfin, dernier avantage et non des moindres, la comparaison permit de lancer une réflexion sur la nature profonde du langage, autrement dit de répondre à la question fondamentale « Qu'est-ce que le langage ? ». (suite en page 2)

Il est possible de s'abonner à la Lettre d'Information du DIHSR en nous contactant : par téléphone au ++41(0)21 692 2720, par fax au: ++41(0)21 692 2725, par e-mail : [coordination@unil.ch](mailto:coordination@unil.ch), à partir de notre site web : [www.unil.ch/dihsr](http://www.unil.ch/dihsr) ou encore par courrier en écrivant à notre centre de coordination: Département Interfacultaire d'Histoire et des Sciences des Religions – Université de Lausanne – BFSH 2 – Bureau 5011 - CH-1015 Lausanne-Dorigny.

## Une nouvelle mise en page pour une nouvelle année

La Lettre d'Information du DIHSR a rafraîchi sa mise en page et amélioré la qualité de son impression. L'augmentation du nombre d'exemplaires imprimés pour répondre à l'intérêt croissant que suscitent les activités de notre département justifiaient une redéfinition de la présentation de la Lettre ; exit donc la photocopieuse pour une impression de qualité, exit aussi l'ancienne mise en page pour une présentation plus claire et plus nuancée.

Vous continuerez toutefois de trouver dans les colonnes de la Lettre des renseignements sur l'activité courante du DIHSR (Colloques, conférences, fonctionnement, etc.) et des articles sur la discipline d'histoire et sciences des religions.

Pour ceux qui auraient manqué le colloque de la SSSR du 27 novembre, la présentation d'Yvan Bubloz retracera les lignes générales de l'histoire de la comparaison dans notre discipline. Maya Burger nous rappellera le parcours de vie de Maria Burgi-Kyriazi qui a fait don d'un fonds bibliographique important au Département. Finalement l'annonce des prochaines conférences données dans le cadre du Département per-mettra à tout un chacun de se tenir au courant des divers sujets de recherche abordés par notre discipline.

Nous vous souhaitons une agréable lecture ainsi que tous nos vœux pour la nouvelle année.

Fabrice De Icco

En résumé, le principal apport de la philologie comparée selon Max Müller fut de contraindre les philologues à abandonner la perspective naïve du sens commun sur le langage pour adopter un point de vue scientifique tourné vers l'explication plutôt que vers la production d'un discours normatif conditionnant l'art du bien parler. En transposant la formule de Goethe « Celui qui ne connaît qu'une langue n'en connaît aucune » dans le domaine de l'étude des religions, Max Müller exprimait l'espoir que l'étude comparative des religions aborderait la religion avec le même regard critique que celui qui prévalait dans la science du langage.

### *Les différentes traditions culturelles de la comparaison*

Quelques 130 ans plus tard, la comparaison est plus que jamais présentée comme une méthode fondamentale définissant l'identité scientifique de l'étude académique des religions. Le caractère central de la méthode comparative pour nos études est par exemple affirmé par Russel T. McCutcheon et Armin Geertz dans une déclaration commune sur le rôle de la théorie et de la méthode au sein de l'Association Internationale pour l'Histoire des Religions (IAHR) ouvrant le volume 12 paru en 2000 de la revue *Method and Theory in the Study of Religion* consacré aux interventions théoriques du congrès international de l'IAHR de Mexico en 1995. On assiste de nos jours à un véritable accroissement de l'intérêt pour la comparaison, comme en témoignent les nombreux textes écrits sur le sujet aussi bien dans des revues spécialisées que dans des essais qui lui sont spécialement consacrés.

Cependant il n'en a pas toujours été ainsi. L'appel de Max Müller à la comparaison fut respecté pendant de nombreuses décennies, mais les généralisations abusives pratiquées en son nom par la phénoménologie éliadique ainsi que par le structuralisme dumézilien et lévi-straussien finirent par faire douter du bien-fondé de l'entreprise comparative. La comparaison devint pour un temps une méthode largement critiquée pour son universalisme outrancier, son essentialisme, son impérialisme culturel, autrement dit son aspect totalisant voire totalitaire. Ainsi, depuis que l'éliadisme et le structuralisme furent passés de mode, il se produisit – en tout cas dans l'espace francophone d'influence française – une sorte de repli vers des recherches purement monographiques : ne furent alors considérées comme légitimes et véritablement scientifiques que les études spécialisées qui se limitaient à des aires géographiques et culturelles bien déterminées.

Cette réticence vis-à-vis du comparatisme était encore vive récemment en France, notamment à l'EPHE. Le constat n'est pas de moi, mais de l'un des grands noms de l'EPHE, le professeur émérite Antoine Faivre, spécialiste des courants ésotériques occidentaux modernes et contemporains. Je vous renvoie notamment à la postface qu'il a écrite à la traduction française de la *La prospettiva storico-religiosa* de Dario Sabbatucci publiée en 2002. Antoine Faivre explique la réticence de l'EPHE vis-à-vis de la pratique de la comparaison dans l'étude spécialisée des religions comme une défiance à l'encontre des théories généralisantes. Celles-ci sont en effet soupçonnées de véhiculer un contenu idéologique néfaste à la neutralité doctrinale de la recherche scientifique. Ainsi, à de notables exceptions près – il faut mentionner ici les travaux de Philippe Borgeaud, de Claude Calame ou de Michel Despland (de l'Université Concordia de Montréal) sur le thème de la comparaison ou du comparatisme –, à de notables exceptions près donc, les spécialistes du religieux francophones se tinrent ces trente dernières années le plus souvent à l'écart de tout projet comparatiste. Il fallut attendre la parution, en 2000, de

« Max Müller exprimait l'espoir que l'étude comparative des religions aborderait la religion avec le même regard critique que celui qui prévalait dans la science du langage. »

### Lectures

Max Müller, *Introduction to the Science of Religion: Four Lectures delivered at the Royal Institution in February and May 1870*, London, Longmans, Green, and Co., 1873, p. 16. Trad. française : *La science de la religion*, Paris, Librairie Germer Baillière, 1873.

Armin Geertz and Russell T. McCutcheon, « The Role of Method and Theory in the IAHR », *Method and Theory in the Study of Religion* 12/1-2 (2000) : 3-37.

Dario Sabbatucci, *La perspectiva historico-religiosa: foi, religion et culture*. Trad. de l'italien par Philippe Baillet ; préface de Silvia Mancini ; postface d'Antoine Faivre. Paris : Edidit, 2002.

l'essai polémique de Marcel Detienne *Comparer l'incomparable* pour ramener la comparaison au centre de l'attention de l'histoire des religions en France. Depuis lors, la comparaison est à nouveau à la mode chez nos voisins et semble dorénavant à nouveau indissociable de l'histoire des religions. Cependant la comparaison n'a de droit de cité dans l'espace francophone d'influence française que si elle s'attache à mettre en évidence les particularités des systèmes culturels qu'elle met en relation. La méfiance est encore très forte vis-à-vis de toute tentative de généralisation théorique : la comparaison doit aboutir à une meilleure connaissance des domaines de spécialisation de chaque chercheur et non, me semble-t-il, à l'établissement de modèles visant une explication globale de la culture ou de la religion.

Le projet comparatif de Max Müller a toujours figuré par contre au programme méthodologique de l'école italienne d'histoire des religions. Le premier représentant de notre discipline en Italie, Raffaele Pettazzoni, inscrit en effet la comparaison au fondement même de sa méthode. Raffaele Pettazzoni, qui occupa la chaire d'histoire des religions à l'Université de Rome de 1924 à 1959, concevait la comparaison non pas tant comme une mise en évidence des points communs entre formes religieuses similaires, mais bien plutôt comme une mise en lumière des particularités et des originalités des faits religieux entrant dans la formation et le développement des systèmes religieux. Mais le terme de « systèmes religieux » que je viens d'employer est sûrement mal approprié pour refléter la pensée théorique de Raffaele Pettazzoni, car le grand maître italien ne comprenait pas les traditions religieuses comme des formes religieuses statiques, mais bien au contraire comme des processus dynamiques de développement. « Tout *phänomenon* est un *genomenon*. », se plaisait-il à répéter, ce qui voulait dire que rien n'était donné en soi, que tout phénomène religieux était fondamentalement un fait historique constituant un moment particulier d'un processus de formation et de développement plus large, à la dynamique duquel l'historien des religions devait accorder toute son attention.

Ce principe méthodologique de base s'accompagnait d'une vision foncièrement singularisante de la comparaison. On parle donc volontiers de « comparatisme historique singularisant » pour l'école italienne d'histoire des religions, et plus particulièrement pour les disciples de Pettazzoni qui forment l'école de Rome (dont les noms les plus fameux sont Ugo Bianchi, Ernesto De Martino, Angelo Brelich et Dario Sabbatucci). À l'opposé de la comparaison morphologique de la phénoménologie de la religion, qui vise la saisie de types universels anhistoriques constitutifs de l'expérience humaine du sacré, le comparatisme historique singularisant de l'école de Rome considère les religions comme des systèmes de choix et de valeurs originaux, créés en réponse à des problèmes historiques spécifiques. Cette approche comparative va donc souligner, par un jeu de contrastes et de différences, les réponses particulières que les différentes civilisations de l'humanité ont trouvées à des problèmes similaires. Ainsi il ne s'agit guère, pour cette tendance, de découvrir des mécanismes généraux susceptibles d'expliquer en tout temps et en tout lieu la structure et le fonctionnement des faits religieux, mais bien au contraire de marquer l'originalité profonde des cultures les unes par rapport aux autres.

La culture anglo-saxonne, quant à elle, n'a jamais entretenu la même circonspection vis-à-vis du pouvoir généralisant de la comparaison dans l'étude scientifique des religions, même si la critique, souvent d'inspiration postmoderne, d'une comparaison centrée sur la seule saisie du même n'est pas non plus absente de cette aire linguistique. C'est notamment l'œuvre de l'historien des religions américain Jonathan Z. Smith qui a contribué, au cours

« *Tout phänomenon est un genomenon.* »

Raffaele Pettazzoni

### Lectures

Jonathan Z. Smith, *Imagining Religion : From Babylon to Jonestown*, chap. II "In Comparison a Magic Dwells", Chicago : University of Chicago Press, 1982.

*A Magic Still Dwells : Comparative Religion in the Postmodern Age*, ed. by Kimberley C. Patton and Benjamin C. Ray, Berkeley: University of California Press, 2000.

*Homo naturaliter religiosus : gehört Religion notwendig zum Mensch-Sein ?*, hrsg. von Fritz Stolz, Bern, Peter Lang, 1997, coll. « Studia religiosa helvetica » n° 3.

Jeffrey Carter, « Comparison in the History of Religions : Reflections and Critiques. Introduction ». *Method and Theory in the Study of Religion* 16/1 (2004) : 5-6.

de ces trente dernières années, à faire de la comparaison un enjeu théorique majeur chez les représentants anglophones de notre discipline. Son essai « In Comparison a Magic Dwells », datant de 1982, nourrit encore le débat sur la comparaison dans la littérature scientifique anglo-saxonne. Preuve en est le premier fascicule du volume 16, paru au début de cette année, de la revue *Method and Theory in the Study of Religion*, spécialement consacré à la discussion de l'ouvrage collectif *A Magic Still Dwells* publié en 2000, dont le titre est une référence évidente à l'essai séminal de Smith de 1982. – Signalons au passage que notre distingué collègue Jeppe Sinding Jensen y a publié un article. – L'ouvrage *A Magic Still Dwells*, édité par Kimberley C. Patton et Benjamin C. Ray, se propose de faire le bilan critique du comparatisme dans l'étude académique des religions de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il se veut un hommage rendu aux nouvelles pistes fournies par Jonathan Z. Smith dans les critiques souvent teintées d'humour qu'il a formulées à l'encontre des études comparatives de ses prédécesseurs.

Malgré son caractère éminemment critique, l'œuvre de Jonathan Z. Smith n'a jamais cherché à jeter le discrédit sur la réflexion théorique en histoire des religions ; au contraire, elle a légitimé l'usage de la théorie dans nos études en démythifiant le caractère sacré qu'on a souvent eu tendance – et qu'on a parfois encore tendance – à lui accorder. Pour Smith, la théorie n'est rien d'autre qu'un modèle d'intelligibilité construit et transitoire résultant de l'imagination créatrice des chercheurs stimulée par des débats propres à une époque donnée de l'histoire des idées. Dans cette optique, la théorie en tant qu'image de la réalité ne vise pas l'établissement de jugements de vérité définitifs sur la nature essentielle des faits soumis à l'investigation scientifique ; elle vise tout bonnement une meilleure compréhension de notre environnement culturel par la sélection volontaire et réfléchie dans celui-ci de traits considérés comme significatifs en raison de leur pertinence par rapport aux problématiques guidant notre étude.

Ainsi l'idée que la comparaison puisse fonctionner comme un outil servant à l'établissement de catégories et de modèles généraux d'explication ne suscite guère d'effroi chez les chercheurs d'expression anglophone. Il semblerait que la sensibilité ne soit pas bien différente chez les savants germanophones, comme en témoignent par exemple les travaux des Suisses Fritz Stolz ou Walter Burkert, qui n'ont pas hésité à réfléchir sur l'incidence de l'évolution biologique humaine sur la naissance et le développement de la religion. Pour illustrer la disposition des anglo-saxons pour l'emploi de la comparaison à des fins théoriques, je citerai une phrase tirée de l'introduction écrite par Jeffrey Carter (The Castle Rock Institute, North Carolina) au numéro spécial de la revue *MTSR* de 2004 consacré à la comparaison : « La comparaison est la méthode fondamentale se cachant derrière notre façon de délimiter des domaines intellectuels, de tracer des frontières (aussi floues ou apparemment stables puissent-elles être), de décrire des modèles, d'établir des connexions, d'identifier des parallèles, d'appliquer des théories et d'esquisser des tendances. »

L'invitation de Max Müller à la comparaison gagne de plus en plus d'adeptes dans l'étude académique et scientifique des religions. Nos étudiants sont plus que jamais ouverts à l'idée que la comparaison est une méthode essentielle pour la définition de l'identité scientifique de notre discipline. Reste néanmoins que d'importantes questions méritent d'être clarifiées pour rendre la pratique de la comparaison effective dans l'étude empirique des faits religieux. Car le risque est grand dans nos discussions sur la comparaison que nous restions cantonnés dans des considérations purement méthodologiques et que nous négligions les applications concrètes de cette méthode. Il nous faut

**« Le risque est grand dans nos discussions sur la comparaison que nous restions cantonnés dans des considérations purement méthodologiques et que nous négligions les applications concrètes de cette méthode. »**

#### Lectures

Philippe Borgeaud, « Le problème du comparatisme en histoire des religions », *Revue européenne des sciences sociales* 24 (1986) : 59-75.

Claude Calame, « Le rite d'initiation tribale comme catégorie anthropologique (Van Gennep, Platon) », *Revue de l'histoire des religions* 220/1 (2003) : 5-62 ; Id., « Interprétation et traduction des cultures : les catégories de la pensée et du discours anthropologique », *L'Homme* 163 (2002) : 51-78.

Michel Despland, *Comparatisme et christianisme : questions d'histoire et de méthode*, Paris, L'Harmattan, 2002.

Voir aussi *Le comparatisme en histoire des religions : actes du colloque international de Strasbourg (18-20 septembre 1996)*, sous la dir. de François Boesflig et de Françoise Dunand, Paris, Cerf, 1997.

aller au-delà d'un plaidoyer général pour la validité de la comparaison comme démarche scientifique. Ce que nos étudiants attendent en effet, c'est une réponse d'ordre pratique aux questions « Que comparer ? » et surtout « Comment comparer ? ». Fidèle à une conception pluraliste de l'étude scientifique des religions, Lausanne a voulu permettre qu'une diversité de sensibilités s'expriment par rapport à ces questions fondamentales, l'objectif n'étant pas d'élire au final la meilleure approche comparative mais de favoriser l'interaction et, pourquoi pas, la complémentarité des points de vue.

*Yvan Bubloz, maître-assistant suppléant*

## Maria Burgi-Kyriazi Une enseignante hors pair

C'est en septembre 2003 que Mme Maria Burgi-Kyriazi est décédée. Nous avons estimé important de rappeler ici, en quelques lignes, l'importante contribution que Mme Burgi a faite à la section des langues et civilisations orientales de la faculté des Lettres. Sur l'initiative du professeur, aujourd'hui honoraire, l'éminent bouddhologue Jaques May, Mme Burgi a enseigné dans cette section durant dix années (1978-1987). Durant toute cette période elle a joué d'un auditoire très assidu. En effet, de loin et de près, des étudiants de tout âge sont venus assister à ses cours, préparés avec un soin exemplaire, inspirés et animés par l'infatigable envie de transmettre à son auditoire sa conception de la métaphysique hindoue. Si les cours étaient de véritables leçons sur le vedānta, les réunions qui suivaient étaient l'occasion de partager un moment convivial avec Mme Burgi qui répondait alors à toutes sortes de questions philosophiques et d'interrogations existentielles.

De formation philosophique (première thèse), Mme Burgi a ensuite effectué une deuxième thèse en philosophie indienne, à Paris, sous la direction d'Olivier Lacombe. Ce travail a été le centre également de son enseignement et portait sur la figure du grand maître spirituel de l'Inde du Sud : Ramana Maharshi : *Ramana Maharshi et l'Expérience de l'Etre\**.

Dans la préface à ce livre, Olivier Lacombe résume bien la conviction au centre du message de Maria Burgi : « Mme Burgi a voué dès longtemps une grande admiration à Ramana Maharshi. Mais elle a voulu que son admiration soit lucide... « L'expérience libératrice » du Sage de Tiruvannamalai est communément présentée comme un exemple éminent – et moderne – du Vedānta sans âge. Ce mode de présentation est apparu à Mme Burgi comme ne tenant pas assez compte de l'originalité du Maharshi. Non qu'elle ne reconnaisse entre son cas et la tradition védantique des affinités profondes et essentielles. Mais ils diffèrent sur deux points majeurs : le Vedānta classique attache le plus grand prix à l'autorité fondatrice du Veda, Upanishad(s) comprises, et à l'enseignement du guru. Or l'expérience qui est la source de la spiritualité du jeune Ramana, fut soudaine et spontanée. Elle ne doit rien, au départ, à l'étude, à la culture, à l'intervention d'un maître » (Préface d'Olivier Lacombe, p. 9). (suite p. 6)

*« Ce que nos étudiants attendent en effet, c'est une réponse d'ordre pratique aux questions " Que comparer ? " et surtout " Comment comparer ? ". »*

*« Lorsqu'apparaît l'égo, tout apparaît. Là où il n'y a pas d'égo il n'y a rien d'autre. Cependant, l'égo seul est chaque chose, et entreprendre la recherche de ce qu'il est, constitue réellement la renonciation à toute chose. »*

*Ramana Maharshi*

*« M. ... De nombreuses personnes me demandent comment contrôler leur mental. Je leur réponds : « Montrez-moi d'abord votre mental ; vous saurez alors ce qu'il faut faire. » Le fait est que le mental n'est qu'un conglomérat de pensées. Comment voulez-vous le supprimer par la simple pensée, ou le désir de vouloir le faire, puisque cette pensée ou ce désir en font partie ? Le mental s'accroît simplement par les nouvelles pensées. Par conséquent, il est stupide de vouloir tuer le mental par le mental. La seule manière de s'y prendre consiste à trouver sa source et à s'y agripper. Le mental disparaîtra alors de lui-même. »*

*Ramana Maharshi*

\*Burgi-Kyriazi, Maria. Ramana Maharshi et l'Expérience de l'Etre. Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien Maisonneuve, 1975, p. 120 et 141.

En cherchant à expliquer la réalisation intégrale de Ramana, elle n'a pas hésité à engager la voie de la comparaison, que ce soit avec le contexte bouddhique ou d'autres traditions de l'Inde.

Le DIHSR a hérité aujourd'hui quelques rayons de livres de la bibliothèque personnelle de Mme Burgi. Cet héritage suscitera peut-être de nouvelles vocations pour connaître ou approfondir le message védantique qui lui tenait tant à cœur.

*Maya Burger, professeure ordinaire*

## Informations

### SSSR

Le 18 novembre 2004, lors de l'Assemblée Générale de la Société Suisse pour la Science des Religions, Mme Maya Burger, professeure ordinaire, a été élue à la présidence de la société.

### Conseil de l'université

Au chapitre des élections, ont été élus au Conseil de l'Université le professeur Thomas Römer, représentant le corps professoral, et Philippe Gilbert, assistant en Histoire et sciences des religions, représentant le corps intermédiaire, tous deux représentent la Faculté de théologie au sein du Conseil de l'Université.

### Conseil aux études

Les étudiants en Lettres désirant préparer leur transition au système du Baccalauréat universitaire peuvent se renseigner auprès du conseiller aux études soit pendant les heures de réception (lundi 10h-12h et mardi 13h-14h) soit sur rendez-vous, soit par courrier électronique : [Fabrice.DeIcco@unil.ch](mailto:Fabrice.DeIcco@unil.ch)

## Quelques publications 2004 des collaborateurs du DIHSR

Bornet, P. « Quelques éléments de xénologie juive » in *L'Europe des religions*, Bern : Peter Lang, 2004.

Bornet, P. « Judaïsme : entre impératifs éthiques et normes religieuses » in *Le livre de l'hospitalité*, Paris : Bayard, 2004.

Bubloz, Y. « La construction de l'opposition identitaire entre christianisme et hellénisme chez l'empereur Julien » in *L'Europe des religions*, Bern : Peter Lang, 2004.

Desponds, S. « Les "Enseignements orientaux" de Luce Irigaray – Discipliner l'Occidental » in *L'Europe des religions*, Bern : Peter Lang, 2004.

Mancini, S. « Mimétisme et rite : de la lamentation funéraire à la phénoménologie de Padre Pio » in *Revue de l'Histoire des religions*, Paris : Presses Universitaires de France, 3/2004.

## Conférences et colloques à l'UNIL

*Riddles of the  
Mahabharata : tests of  
Indian knowledge and/or  
wisdom*

**Prof. Iwona Milewska**  
**Université de Cracovie**  
**Jeudi 27 janvier 2005**  
**18h15 BFSH2 salle 4088**

*The Study of Religions in  
Denmark – current trends,  
debates and challenges*

**Prof. Tim Jensen**  
**Université d'Århus**  
**Vendredi 28 janvier 2005**  
**18h15 BFSH2 salle à définir**

*L'histoire comparée des  
religions et les  
psychotechniques de  
transformation du soi :*  
*Savoirs-faire et ortho-  
pratiques rituelles*

**Colloque organisé par la  
section des sciences des  
religions, faisant suite au  
DEA sur les états modifiés  
de conscience (03-04)**  
**Du 16 au 18 juin 2005**  
**Unil-Dorigny, salle à définir**

*Sociologie de la religion  
Biens de salut et marchés  
religieux : Perspectives  
théoriques et applications  
en sociologie et sciences  
des religions*

**Colloque organisé par  
l'Observatoire des  
Religions en Suisse, les 14 et  
15 avril 2005. Unil-Dorigny,  
salle à définir**

Il est possible que d'autres manifestations soient organisées. Consultez régulièrement la page [www2.unil.ch/dihsr/agenda.htm](http://www2.unil.ch/dihsr/agenda.htm) ou abonnez-vous à notre liste d'information par e-mail.